



**CHARLOTTE
MONTPEZAT**

LES FLAMBOYANTES

**QUI VEUT LA PEAU
DES FEMMES DE 50 ANS
ET PLUS ?**

ÉQUATEURS

LES
FLAMBOYANTES

Charlotte Montpezat

LES
FLAMBOYANTES

ÉQUATEURS

ISBN 978-2-3828-4589-9.

Dépôt légal : avril 2023.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

contact@editionsdesequateurs.fr
www.editionsdesequateurs.fr

À ma fille Alice,
pour qu'elle n'ait jamais peur de vieillir.

PROLOGUE

La question de l'âge s'est invitée violemment le jour de mes 45 ans. Sur mon bureau, une lettre de la direction des ressources humaines m'informant de mon nouveau statut de « sénior » dans l'entreprise. Dans la mesure où mes 50 ans approchaient, il était peut-être temps de me préoccuper de ce cap délicat à négocier en termes de carrière. Pas un mot en revanche pour me souhaiter un bon anniversaire.

Sénior... Le mot m'a coupé les jambes. À 9 heures du matin, je franchissais les portillons du bureau, pimpante, enthousiaste, heureuse de mon job. Je me sentais innovante, créative et venais juste de découvrir comment mettre mon idée la plus audacieuse en avant. Je jonglais sereinement entre mes enfants devenus grands et mon travail. Je m'investissais enfin dans ma carrière. Après un début de vie professionnelle passionnant mais chaotique, marqué par quelques années à l'étranger et deux maternités rapprochées, je savais que j'étais enfin à ma place.

Soudain, à 9 h 5, j'étais propulsée dans le monde des préretraitées.

Quelques mois plus tard, mon mari me quittait pour une femme plus jeune et, dans la foulée, l'écrivain Yann Moix portait l'estocade par voie de presse : il nous informait, moi et mes semblables, les femmes de 50 ans, de notre péremption. Après avoir été mise à l'Ehpad par mon entreprise, plaquée par le père de mes enfants, un écrivain m'expliquait qu'il n'était désormais plus question de séduire. Plus personne ne voulait de moi.

Pour reprendre les mots de l'actrice Maggie Gyllenhaal qui s'est vu refuser un rôle en raison de son âge : « Ça m'a fait mal, puis cela m'a mise en colère, et maintenant, ça me fait rire. »

Mais que se passe-t-il dans la tête des gens pour vouloir à tout prix mettre à l'écart les femmes dépassant la quarantaine ? Prise d'un doute, j'ai regardé mes amies. Après tout, nous avons peut-être vieilli sans nous en rendre compte. J'ai observé les femmes avec qui je travaillais, celles que je croisais dans la rue, au supermarché, à l'hôpital, à la fac... Et je n'en ai vu que des fortes, puissantes, toutes prêtes à éclater de vie et d'envies pour peu qu'on les rassure. Au nom de quoi ces femmes ne pourraient-elles plus investir ni le champ du travail ni celui de la séduction ?

La représentation et l'employabilité des femmes sont un problème dès lors qu'elles ont plus de 45 ans. Une réalité diffuse qui plonge ses racines dans nos réflexes archaïques les plus profonds. S'il est difficile

de s'en emparer, c'est parce que personne ne veut regarder le sujet droit dans les yeux : nous sommes face à une forêt de millions de sacrifiées planquées derrière de sublimes et rares égéries.

Il n'est plus possible de continuer sur cette voie. Aucune société ne peut faire l'impasse sur une partie aussi importante de ce qui la constitue. Nous sommes en France 17 millions de femmes de plus de 45 ans. 9 millions en âge de travailler. Filles des femmes libérées de 1968, nous sommes entrées avec enthousiasme dans la vie professionnelle. Nous avons conquis nos vies, représentons un marché colossal. Et pourtant, nous ne sommes nulle part.

Si quelques-unes tiennent le haut du pavé, elles font figure d'exception. L'immense majorité est mise de côté, stigmatisée, mal représentée, mal employée. Nous ne sommes ni à la tête d'entreprises, ni en haut de l'affiche, ni même en une des magazines. Et les conséquences sont fatales, sur nos carrières comme sur le montant de nos salaires.

Depuis des siècles, les femmes font face à la fois au sexisme et à l'âgisme. Et cette double contrainte du genre et de l'âge semble tellement intégrée par les femmes elles-mêmes, qu'elle en devient paradoxalement invisible. La discrimination du genre-âge mérite pourtant qu'on la regarde en face. Car demain nous serons plus nombreuses encore.

Nous sommes la première génération de femmes dans l'histoire de l'humanité à avoir la chance d'être, entre 45 et 65 ans, en pleine puissance de nos moyens

physiques et intellectuels. La première génération à pouvoir secouer les stéréotypes qui nous entravent encore. Il nous incombe de faire bouger les lignes des systèmes archaïques et de briser les injonctions qui nous limitent.

*
**

Je les ai franchis ces 50 ans. Sidérée par le décalage entre le foisonnement de ma vie et les représentations ternes qui m'étaient renvoyées, je suis partie explorer l'invisibilité et les stéréotypes qui nous collent à la peau et freinent nos parcours. J'ai fait des recherches, me suis plongée dans des rapports et des statistiques du monde entier. Mais j'ai aussi embarqué avec moi mes amies et les femmes que cette recherche m'a amenée à rencontrer. Florence, Isabelle, Béatrice, Helena, Lucile, Marie, Anne, Solenn, Ève, Camille, Nelly, Justine, Kirsten, Emmanuelle... Vous les retrouverez, elles et d'autres encore, au fil de cette enquête. Parce que le genre-âge n'est pas qu'une question de chiffres. C'est aussi une question de femmes et d'hommes. Une question de récit et d'amour.

Demain nous serons plus nombreuses encore à détenir une puissance économique inédite, or, nous avons aujourd'hui, à portée de main, une force que nous ignorons trop souvent nous-mêmes. Nous, les femmes de plus de 50 ans, devons, dans l'intérêt de tous, trouver une place juste et affirmée.

Regarder le problème en face, le décrypter, le

déconstruire, le nommer, c'est le préalable du combat contre cette discrimination, la première condition pour trouver des solutions. Et des solutions, il y en a. Sociales, politiques, économiques, mais aussi individuelles, car nous avons toutes un combat à mener.

*
**

« Tu plaisantes, des femmes de 50 ans et plus encore, il y en a partout ! Regarde Isabelle Huppert, Catherine Deneuve, Christine Lagarde... »

Si, comme cette directrice des ressources humaines, vous ne croyez pas à cette indéniable disparition, allez donc au cinéma. Vous découvrirez que les actrices de plus de 50 ans ont accès à seulement 8 % de rôles, alors qu'elles représentent 25 % de la population. Lisez les magazines, regardez la télévision et comptez leurs apparitions dans tous ces lieux d'affirmation d'identité. Consultez la liste des dirigeantes d'entreprise. Allez vous inscrire sur un site de rencontre et faites un test : créez deux profils aux âges très légèrement différents, 49 ans et 51 ans par exemple, postez la même photo et vous verrez, c'est édifiant !

L'éviction des femmes de 50 ans de la sphère de la séduction est un poncif qui affecte la plupart des représentations. Un biais présent dans toutes les sociétés et particulièrement dans l'entreprise. Pourtant, le ministère du Travail et l'Organisation internationale du travail le reconnaissent : le genre et l'âge sont aujourd'hui les deux champs de discriminations

les plus forts, devant l'origine sociale ou ethnique et devant le handicap. En se liguant contre les femmes à l'orée de leur cinquantaine, le genre et l'âge font l'effet d'une bombe. Depuis la nuit des temps. Et partout dans le monde.

Imaginez comme ces deux facteurs deviennent puissants lorsqu'ils se combinent et en créent un troisième, selon le principe de l'intersectionnalité. C'est ce que les Anglo-Saxons nomment le « *gender-ageism* », un néologisme qui prend toute sa saveur quand on le traduit par « genre-âge ». Parce que, oui, j'enrage face à une injustice aussi massive.

Accepter cette stigmatisation comme allant de soi, comme un fait biologique dont on peut se désoler mais qui n'est pas contestable, peut bien vite se transformer en mise à l'écart.

Aujourd'hui, cet ostracisme du genre et de l'âge mérite qu'on le réexamine. Parce que le monde a changé. Parce que les femmes ont changé. Il n'y a plus de raison d'accepter cette fatalité comme le faisaient nos grands-mères, de céder le pas en termes de visibilité, d'emploi, de pouvoir, de séduction dès qu'on approche de la cinquantaine.

Traitées comme des entités invisibles et impuissantes, nous devons refuser cet assignement et prouver que nous sommes exactement le contraire. Parce que demain, je le rappelle, nous serons plus nombreuses encore. Devenons la première génération de femmes à nous imposer comme visibles et puissantes après 50 ans.

LA DISPARITION

La représentation

Cours de théâtre, atelier du lundi soir, celui des amateurs. Une vingtaine d'adultes de tous genres et de tous âges, dont mon amie Florence, viennent se frotter aux textes et au plateau sous l'œil exigeant de Cyril, qui y enseigne depuis plus de quinze ans. De tous genres et de tous âges, vraiment ? À y regarder de plus près, ce n'est pas tout à fait ça. Les femmes y sont largement majoritaires, et ont aussi, pour la plupart, dépassé la possibilité de jouer les jeunes premières. Le regard au-dessus de ses demi-lunes, Cyril distribue les scènes : « Alexis, tu vas prendre *Couple ouvert à deux battants* de Dario Fo avec Florence, *Judas* de Marcel Pagnol avec Paul, Marc, Gilles et Walid, *La Crise* de Coline Serreau avec Sophie et Gilles, *Art* de Yasmina Reza avec Charles et Franck. »

Florence se penche vers sa voisine. « Il est fatigant de donner des scènes où il n'y a que des hommes ! Il

pourrait tout de même faire un effort! Et voilà: les hommes se retrouvent avec dix scènes et nous les femmes, une et demie pour l'année. »

« Florence, quelque chose te dérange? Tu n'es pas contente de tes scènes? » la toise Cyril, un brin narquois.

Florence suit ce cours depuis trois ans et le cérémonial de rentrée est toujours le même: une multitude de scènes pour les quelques hommes et les quelques jeunes femmes, des miettes pour les femmes quadras, quinquas et plus, qui forment pourtant l'essentiel de la troupe. Après le final de l'an dernier, il semblait pourtant avoir perçu leur agacement et les avait invitées à profiter de l'été pour lui envoyer des suggestions. Fières de ses trouvailles, Florence lui avait proposé *Le Dieu du carnage* de Yasmina Reza pour deux rôles féminins et deux rôles masculins, *La Nuit de Valognes* d'Éric-Emmanuel Schmitt avec cinq personnages féminins.

Et voilà qu'il répondait par *Art* ou *Judas*, deux pièces ne proposant que des rôles masculins.

Florence connaît déjà l'argument de Cyril: « Je ne peux pas inventer des emplois qui n'existent pas. Tu crois que c'est de ma faute si le théâtre est écrit pour des hommes et des jeunes premières? Tu devrais d'ailleurs savoir que les rôles de femmes vieillissantes étaient joués par des hommes au moins jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. » Est-ce dû au charme du metteur en scène, à son implacable démonstration? Sa réponse, goujate s'il en est, renvoie Florence au silence.

Mais a-t-il raison? Le théâtre, comme les autres systèmes de représentation, a-t-il englouti les femmes dans l'invisibilité et les stéréotypes? Une chose est certaine, il est bien plus difficile de trouver des rôles pour les femmes dites entre deux âges que pour n'importe quel homme jeune ou vieux au sein de la troupe.

Florence a été piquée au vif et m'appelle, agacée. Elle a fait une razzia de magazines féminins pour les étudier de plus près. Mi-hilare mi-consternée, elle m'annonce que je ne vais pas être déçue. Je fonce ventre à terre la rejoindre. Soyons clairs, la perspective de passer quelques heures le nez plongé dans ce type de presse « pour travailler » m'a toujours donné un délicieux sentiment d'école buissonnière. Je retrouve Florence en tête à tête avec Sharon Stone : décoiffée, riieuse, chemise ouverte jusqu'au nombril sous une veste de smoking sûrement signée Yves Saint Laurent, l'actrice américaine est resplendissante. Tout cela me réjouit, je n'ai rien contre le fait d'être associée, moi femme de 55 ans, à cette star sublime, intelligente, élégante et drôle. Florence est plus dubitative. Je me jette, enthousiaste, dans la lecture du hors-série de *Elle* : « Être belle à tout âge. » L'édito est formidable. La rédactrice en chef explique : rester jeune est un impératif dépassé. Aux États-Unis, les concepts de « *anti-aging* » et de « *timeless* » auraient laissé plus de place à l'inclusivité et donné d'avantage de visibilité aux plus de 45 ans. J'apprends qu'on parle désormais de « *age fluidity* », de « *soft age* » et même de « *menopause visibility* ». Le message est clair : à 50 ans, on ne veut pas

ressembler à une fille de 20 ans, mais si un bon coup de blush ou une injection d'acide hyaluronique nous aident à nous sentir mieux, pourquoi s'en priver? Elle conclut en citant la caution suprême, la philosophe féministe Camille Froidevaux-Metterie, qui affirme: « Consacrer du temps et de l'argent à travailler son apparence, c'est un projet de coïncidence à soi. Se réfléchir dans le miroir, modifier son reflet – ou pas –, c'est choisir celle que l'on est. »

Je glisse un coup d'œil soulagé à Florence. Les choses changent et les femmes de 50 ans sont enfin représentées telles qu'elles sont. Mais...

« Tourne la page, tu verras... »

Quelle douche froide! Les quatre-vingt-dix pages suivantes sont un condensé de tout ce qui justement ne va pas.

Vingt pages de « avant-après » intervention de chirurgie esthétique. Neuf femmes de 38 à 54 ans, « normales », comme vous et moi, expliquent leur choix du bistouri pour se sentir belles. D'un côté, prise de photo dans le cabinet de leur médecin avec lumière blafarde, sans maquillage, et parfois même coiffées d'un bonnet chirurgical sur la tête. De l'autre, ces mêmes femmes, rayonnantes, embellies non seulement par l'intervention chirurgicale mais aussi par les artifices de la prise de vue professionnelle. Plus le contraste est fort, plus c'est vendeur. La solution chirurgicale paraît incontournable. C.Q.F.D.

Depuis l'adolescence, comme beaucoup d'entre nous, j'ai bien intégré le diktat: « Il faut souffrir pour

être belle », mais je trouve tout de même cette potion aux allures d'injonction contradictoire, un peu raide à avaler. Suivent soixante-dix pages évoquant des soins, des produits, des « routines beauté », illustrées par des mannequins qui ont... 18 ans. Ah non, pardon, à bien regarder, page 63, elle doit en avoir 15.

Effarée, je reviens au début de la lecture et compte les pages. Combien montrent une femme de plus de 40 ans ? La couverture avec Sharon Stone, un mini-encart publicitaire avec une photo – retouchée – d'Inès de la Fressange, neuf pages sinistres de « avant-après » et une double de vignettes dévoilant des stars au meilleur de leur forme.

Je passe à *Vogue*, *Madame Figaro*, *Biba*, *Cosmo*, *Marie Claire*... Au fil de la lecture, plus ça va, moins ça va. 90 % des femmes de plus de 50 ans mises en avant sur ces pages sont des stars riches et célèbres, « qui ne font pas leur âge » comme le titre si aimablement *Paris Match*. 10 % seulement sont valorisées pour leurs capacités professionnelles, qu'elles soient femmes politiques, cheffes d'entreprise, artistes ou scientifiques.

Je ne me retrouve nulle part dans ces journaux que, comme les 15 millions de lectrices régulières, j'engloutis régulièrement. Bien sûr, je sais que l'objet de cette presse n'est pas de parler de la réalité de la vie des femmes, mais de convoquer leur imaginaire, de les tirailler entre peur de ne pas être à la hauteur et envie de l'être. C'est même ce fossé, entre femme idéalisée, jeune, belle et parée d'attributs statutaires (vêtements,

sacs, chaussures...) et femmes de la vraie vie, qui crée la béance narcissique idéale pour actionner l'impulsion d'achat de produits, nous donnant l'illusion de nous rapprocher du modèle. Chirurgie esthétique, crèmes de jouvence ou sacs hors de prix, nous voilà ! Et si, jusqu'à présent, nous avons été des victimes consentantes (comme en témoignent le nombre de paires de chaussures dans mon placard), aujourd'hui ce n'est plus supportable.

Le constat est implacable : pour exister dans un magazine féminin quand on a plus de 50 ans, il faut en paraître quinze de moins. Monica Bellucci a beau confier dans le magazine *Elle* : « À 50 ans, je profite de cette féminité nouvelle, celle qui vient avec l'âge, avec l'expérience de vie », c'est une version photoshopée d'elle-même qui nous l'affirme. L'injonction de jeunesse est partout, à toutes les pages. Dans *Marie-Claire*, je trouve malgré tout un article sur la ménopause, illustré, pour une fois, par le portrait d'une femme qui n'a pas l'air d'avoir 75 ans. J'examine de plus près la photo : elle en a 30.

Un ou deux magazines people se sont glissés dans la brassée de journaux. Ils sont d'une violence inouïe envers les femmes qui prennent de l'âge. D'un côté on se moque de celles marquées par le vieillissement. De l'autre, on traque les signes d'interventions esthétiques prouvant qu'elles se battent pour y échapper. Aucune issue, l'âge est un péché mortel. Succomber à « l'injonction des injections » n'y changera rien. Nous cherchons des représentations de femmes qui pourraient

Résultat, c'est la cata	119
Voir ailleurs si j'y suis (pas)	123
Vieilles, sales et méchantes.	129
Laisse à désirer	131
ACTION!	141
La force de notre âge	145
L'éléphant dans la pièce.	148
Ressources (non) humaines	160
Comptez (sur) nous.	167
Affaire sensible	170
Au nom de la loi!.	171
Rebond	176
C'est dans la tête	179
Former, pas réformer.	181
Visibles!	185
Faire flèche de tout bois	187
Jamais seules	190
Libres et épanouies!	193
ÉPILOGUE	195
REMERCIEMENTS	201

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

